

TRISTE CONFESSION

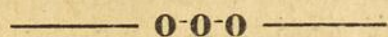
30 A
X **GRAND ROMAN D'AMOUR**



... EDITIONS D'AMOUR ...

169573

Triste Confession



—Tu n'es qu'une garce, une traînée, une fille de rien. Tu portes scandale à mon nom partout où tu passes. En ce moment, on ne fait que murmurer mais, bientôt, toutes les voix s'élèveront pour t'accuser ouvertement. On finira par te montrer du doigt... Ah! ce ne sont pas les premiers murmures que j'entends sur mon passage! Voilà quinze jours on me regardait avec des airs de pitié, et, ce soir, on est allé plus loin. Tandis que je jouais beau jeu à une table de cartes, je sentais peser sur moi des regards railleurs. Il y avait, en face de moi, un imbécile qui achevait de se ruiner et qui ne cessait de me regarder avec des yeux furieux... Le hasard me permit d'encaisser son dernier billet et c'est à ce moment que cette brute m'a lancé au visage la pire des insultes.... la preuve de ta trahison.

—Réal, je t'en supplie.....

—Veux-tu que je te répète les paroles de ce lâche? Veux-tu entendre ce qu'il m'a dit?... Ah! tu ne réponds pas... tu courbes la tête!... Tu ne comprends donc pas que ce silence est l'aveu même de ta culpabilité?... Tu

ne vois donc pas que tout, dans ton attitude arrogante et froide, m'irrite davantage et me laisse croire que ce misérable a dit la vérité?

—Si je ne réponds pas, c'est que je sais bien qu'aucune de mes paroles ne pourra me justifier à tes yeux.... que tout ce que je pourrais dire serait inutile. Tu ajoutes foi aux accusations portées contre moi, tu crois ces propos ignobles qui m'accablent... **Pourtant**, jusqu'à ce jour, je ne t'ai jamais menti, je le jure.

—Tes serments sont aussi faux, aussi pervers que toi. Non, je ne crois plus rien qui soit prononcé par tes lèvres mensongères et tu chercherais vainement à te défendre. Tu es la maîtresse de Martial Danjou. Avoue-le donc?

—Réal, si jamais tu m'as aimée, tu devrais voir que je ne mens pas. Tu verrais que je suis restée, malgré ton indifférence et ton abandon, une épouse aimante et fidèle. J'ai pour ma fille et pour toi, un amour sincère et qui n'admet pas de partage...

—Tais-toi!... j'en ai assez de ces mensonges, assez de tes fourberies! Jamais je n'ai connu de femme aussi méchante que toi.

—Réal, je t'en conjure, écoute-moi....

—Non, non, je ne t'ai que trop écoutée!... Va-t-en et que je ne te revoie plus jamais, sinon....

—Mon Dieu!... tu me chasses?... tu m'écarter de toi?... et je ne peux rien te dire pour me disculper à tes yeux, pour te prouver que l'on me calomnie injustement?... Réal, comme tu es cruel!

—Et je le serai davantage; je veux que tu souffres comme je souffre moi-même; et pour cela, je te frapperai dans ce que tu as de plus cher au monde: ta fille, ton enfant que je garde, et que tu ne reverras jamais.

—Ma fille?... Tu veux m'enlever ma fille?... Ah! non, tu ne m'infligeras pas cette torture inhumaine; tu n'en as pas le droit.

—Un mari trompé a tous les droits; et, si tu me pousses à bout, prends garde, Elise!... La rancœur et la torture, qui me broient le cœur, peuvent faide de moi un criminel; je me sens capable de te haïr autant que je t'ai aimée... et, pour t'empêcher de revoir notre fille, je... eh bien, oui, je la tuerai....

—Oh!...

—Je la tuerai et me ferai ensuite justice.

—Réal, c'est la colère qui t'inspire de telles pensées; tu ne peux gâcher ainsi notre vie; tu ne peux pas être à ce point aveugle !

—Le bonheur de notre vie tu le tenais entre tes doigts... il n'existe plus. Aveugle? je l'ai été et mes yeux viennent de s'ouvrir. Je te bannis de ma vie afin que, plus tard, la honte ne jaillisse pas sur le bonheur de ma fille. Pour elle comme pour moi, tu est morte à partir du moment où tu quittes cette maison.

—Mais je ne partirai pas... tu ne peux m'infliger un tel châtement; tu n'as pas droit de me traiter comme une coupable et, plutôt que de me séparer de mon enfant, je.....

—Tu préfères la voir mourir?... soit !

Et, sous les yeux terrifiés de la jeune femme, Réal Dorsenn avait sorti un revolver de sa poche, en ajoutant :

—Soit! demain, il y aura deux morts ici.

Puis, d'un pas saccadé, il s'était dirigé vers la porte où la pauvre petite Maude, terrifiée par cette terrible colère n'osait faire un seul mouvement.

Affolée, pleurant à chaudes larmes, la femme s'était alors jetée devant son mari en disant :

—Réal, je t'en supplie, laisse cette arme terrible. Tu es le maître... tu veux que je parte, eh bien, je t'obéirai. Je ne veux qu'une chose, moi : ton bonheur et celui de ma fille.

—Tu partiras ?

—Comme tu es implacable et cruel!... Oui, demain j'aurai quitté ta maison.

—Où iras-tu ?

—Je ne sais pas... je n'ai plus de parents... Où vont donc les malheureuses injustement répudiées?... Enfin que t'importe?... Laisse-moi, maintenant : je vais préparer le peu que j'emporterai avec moi.

Réal s'éloigne lentement et au moment de franchir le seuil de la porte, il se retourne pour dire :

—Elise, je te remettrai une somme d'argent ; je ne veux pas que tu sois dans le dénuement.

—Pour assurer mon bonheur, je n'avais besoin que de ton affection et de la présence de ma fille à mes côtés. Tu m'enlèves tout cela d'un seul coup... Désormais, je ne veux plus rien.

Avant que son père n'ait eu le temps de sortir de la pièce, la petite Maude avait doucement regagné sa chambrette.

Et, le lendemain, elle avait vainement cherché sa mère. Sa bonne, pressée de questions, s'était contentée de répondre que sa maman était allée faire quelques courses et qu'elle reviendrait dans le cours de l'après-midi. Cette réponse évasive n'avait pas réussi à tranquilliser l'enfant qui pleurait et ne cessait de réclamer l'absente.

Elle se souvenait vaguement de la scène qu'elle avait surprise au cours de la nuit. N'était-ce qu'un mauvais rêve ou avait-elle été vraiment témoin de cette horrible vision de sa pauvre maman toute en larmes?... Il fallait qu'on la rassure, qu'elle voise sa mère, qu'elle l'embrasse! Et, obstinée, elle frappait le parquet de son petit pied en criant toujours plus fort:

—Je veux ma maman!... Je veux voir ma maman!

L'arrivée de son père mit fin à sa colère. Debout, dans l'encadrement de la porte, le regard sévère et froid, il toisait l'enfant médusée.

Monsieur Dorsenn congédia la bonne d'un geste autoritaire et, sitôt seul avec sa fille, il s'en approcha pour demander:

—Depuis quand ma fille se permet-elle de faire une si grande colère à sa bonne?

—Je voulais voir maman et elle ne voulait pas que....

Aux premiers mots, les traits du père s'étaient contractés, empreints de haine, et la petite fille s'était tue, effrayée.

L'homme avait fait quelques pas à travers la pièce puis il s'était laissé choir dans un large fauteuil. Il la regarda un moment, puis son regard s'attendrit et, de son ton coutumier, il l'appela auprès de lui.

—Maude, dit-il, il ne faut pas que tu pleures!... tes larmes font du chagrin à ton papa.... Tu ne veux pas cela, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, Maude avait secoué ses mèches brunes et noué ses petits bras autour du cou de son père, qui lui souriait avec bonté.

—Là! fit-il, voici qui est mieux et que je retrouve

ma petite fille!... Tu sais, si tu es bien sage, nous ferons ensemble un très beau voyage; nous irons à la campagne, dans une jolie maison, et... ..

—Maman viendra avec nous?

Un long silence suivit les paroles de l'enfant; puis lentement, scandant chaque mot, le père répondit:

—Non, nous irons seuls, toi et moi... À compter d'aujourd'hui, je ne veux plus que tu parles de ta mère.... elle est partie pour ne plus revenir.

—Ma petite maman... ne reviendra plus?... Pourquoi?

Ici le père s'était levé et avait dit:

—Les petites filles bien élevées ne posent pas de questions.

Et, devant le nouveau flot de larmes de sa fille, il avait appelé la bonne et lui avait dit:

—Désormais, madame Cormier, vous serez seule à vous occuper de ma fille. Je vous la confie.

—Vous partez, monsieur? avait alors demandé la vieille bonne.

—Nous partons, madame Cormier. Oui, j'ai décidé de vendre cette maison; nous irons demeurer à la campagne. Acceptez-vous de me suivre?

—Mon Dieu! monsieur, je... je n'ai plus de famille; donc, rien ne me retient à la ville. J'ai toujours été bien traitée dans votre maison et... j'aime cette petite que j'ai vu naître; m'en séparer serait une grande douleur pour moi; alors, si madame et vous...

—Madame n'a rien à dire, tranche froidement Réal Dorsenn; je viens de vous dire que vous serez seule à vous occuper de ma fille. Ma femme a quitté ma maison et je ne veux plus vous en entendre parler, jamais!... Je vous accorde le reste de la journée; ré-

fléchir, et si vous consentez à me suivre, vous me donnerez votre réponse ce soir.

—Je n'ai pas à réfléchir, monsieur. Puisque cette petite sera désormais seule, sans mère, je... je ne la quitte plus. Je partirai quand vous le voudrez.

—Merci, madame Cormier; je n'attendais pas moins de vous. Donc, prenez la journée pour faire vos malles et celles de ma fille; nous partirons demain, à très bonne heure.



Après un voyage qui parut interminable à la vieil gouvernante, un voyage des plus pénibles pour l'enfant qu'elle tenait serrée contre sa poitrine, espérant ainsi réprimer les battements trop forts de ce petit coeur et apaiser la fièvre qui semblait brûler le front rose et moite, on arriva enfin à destination.

—Nous voici arrivés, madame Cormier, fit monsieur Dorsenn en arrêtant sa voiture devant une haute grille de fer.

—Il n'est que temps, monsieur Dorsenn, cette pauvre petite est à bout de force. Voyez donc comme elle est fatiguée.... et puis, la fièvre la dévore!.... Il faudra, sans attendre, faire venir le médecin.

—Hâtons-nous d'entrer, nous verrons bien.

Madame Cormier ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle; sa seule préoccupation était pour l'enfant qu'elle s'empressait de porter à la chambre que le père lui désignait.

La fièvre semblait grandir à mesure que la nuit approchait. Les domestiques, partis en toute hâte vers le plus proche village pour quérir un médecin, étaient revenus en disant que ces messieurs de la science ne pouvaient venir: l'un d'eux étant parti pour la ville quelques heures plus tôt et l'autre, déjà auprès d'un malade.

Et l'enfant semblait dépérir d'heure en heure. Agitée par de longs soubresauts, le front couvert d'une sueur froide, les mains brûlantes, elle ne cessait, dans son sommeil fiévreux, d'appeler sa mère.

Réal Dorsenn, au chevet de l'enfant, tenait entre les siennes les petites mains brûlantes. Pas un mot ne sortait de ses lèvres; pas une larme ne coulait de ses yeux: il restait là, sans bouger, épiant les gestes, écoutant les paroles de son enfant.

Madame Cormier, calme dans chacun de ses gestes, allait et venait dans la pièce, changeant à tout instant les compresses froides qui couvraient le front de la malade, lui faisant boire quelques gorgées d'une infusion de beaume qu'elle avait préparée, remplaçant les couvertures autour du petit corps. Elle allait sans bruit, comme une petite soeur de la charité, priant tout bas, ne prenant aucun repos.

Au petit jour, tandis que le soleil pointait doucement au ciel encore gris, les efforts de la brave femme parurent récompensés. La petite Maude reposait bien, la sueur avait quitté son front et la fièvre était disparue.

—Vous avez sauvé ma fille, madame Cormier.

—Ce n'est ni vous, ni moi. C'est une main bien plus puissante que la nôtre qui s'est posée sur elle. cette nuit, tandis que vous redoutiez le pire, moi, je

n'ai cessé d'espérer et j'ai prié comme je n'avais jamais prié auparavant. C'est dans la prière que l'on trouve les plus grandes consolations, monsieur Dorsenn!...

—Oui, vous avez raison.

—Pardonnez ce que je vais vous dire, monsieur. Quand j'ai vu la pauvre petite petite si mal, je me suis dit: "Si sa maman était ici, elle placerait sa petite sous la garde de la sainte Vierge et elle prierait." Alors, comme la pauvre maman était trop loin pour secourir son enfant, j'ai cru que c'était à moi de la remplacer. Oh! je me souviens, allez! lorsque la petite Maude a été si malade voilà deux ans, et vous-même, le jour où vous avez failli mourir, madame n'a pas cessé de prier et c'est en pleurant qu'elle m'a dit ce jour-là: "Le bon Dieu est juste, madame Cormier; déjà il a sauvé ma fille, et il me rendra mon mari; il ne permettra pas que notre bonheur soit à jamais détruit. Priez avec moi."

—Elle... elle vous a dit cela?

—Oui, et j'ai prié à ses côtés; et nos prières ont duré toute la nuit... Ah! monsieur Cormier, je... je ne sais rien et je ne veux rien savoir, mais quoi que vous ayez à reprocher à madame, elle est si bonne, si douce... sa place est ici, auprès de vous, auprès de cette petite...

—Jamais!... Si j'ai jugé qu'elle n'était plus digne d'habiter à nos côtés, c'est que...

Le ton de Réal Dorsenn avait été si tranchant, si dur, que madame Cormier en était restée méduse, incapable de répondre.

Mais il s'était brusquement tu et il avait longue-

ment regardé sa fille qui sommeillait toujours. Baisant le ton, il avait repris :

—Non, ne me parlez plus de cette femme, en ce moment surtout ! Les griffes de la mort viennent de frôler mon enfant et c'est elle, c'est cette femme qui est cause de tout. Sans sa conduite infâme, je n'aurais pas voulu éloigner ma petite de la demeure que nous avons tous aimée, et sans ce voyage, ma fille n'aurait pas pris ce mal qui a failli l'emporter. ... Ah ! non, non ! ... ne me parlez plus jamais de cette femme que je veux chasser de mon esprit !

La gouvernante avait hoché la tête et n'avait plus parlé de la jeune femme. Puis les beaux jours à la campagne, l'air salubre et le soleil aidant, la petite Maude était revenue à la santé. Et, sous la vigilance de sa bonne, elle avait grandi comme une belle fleur sauvage.

Jamais elle ne faisait allusion ou ne prononçait le nom de sa mère, mais au fond de son cœur, elle ne l'avait jamais oubliée. L'image de la disparue lui apparaissait souvent comme un épais brouillard. Le son de la voix aimée était toujours familier à son esprit et les contes, qu'elle lui murmurait avant de s'endormir lui restait toujours chers à son cœur.

Si on lui défendait de parler de cette mère si douce, on ne pouvait lui défendre d'y penser et de prier pour elle. Madame Cormier lui avait souvent dit, sur un ton de tristesse :

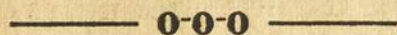
—Il faut prier pour ta maman, ma petite chérie !

Et si elle osait demander :

—Prier pour elle ? alors, elle est morte, ma maman ?

La gouvernante s'empressait de répondre, en posant un doigt sur ses lèvres:

—Chut!... il ne faut pas en parler. Papa serait mécontent s'il savait... pense à ta maman, ma mignonne... pense à elle dans le plus profond de ton coeur mais ne questionne pas, je ne sais rien.



Maude avait ainsi grandi. Son père l'adorait et le moindre regard attristé dans les yeux de sa fille l'affolait aussitôt; et il s'empressait de la prendre dans ses bras et de lui demander:

—Maude, ma chère petite, tu es malade?

—Mais non, papa, répondit l'enfant, je ne suis pas malade, je te l'assure.

Et elle s'empressait de le rassurer en lui donnant un de ses plus beaux sourires.

A dix-sept ans, Maude était une belle et fière jeune fille. La taille souple et bien cambrée, un port de reine et une tête à inspirer les plus célèbres peintres; la blancheur du teint et la pureté des traits, dénotaient la noblesse; et ses yeux d'un bleu de pervenche avaient la timidité des frais ruisseaux. Il y avait en elle la beauté, la grâce et la candeur des anges. Ce qui surprenait dans l'ensemble, c'était le front altier et les lèvres purement dessinées qui se pinçaient à la moindre contrariété. On devinait, chez elle, une fermeté un peu froide, un esprit volontaire et tenace.

D'ailleurs, personne ne songeait à la contrarier. Depuis ce jour où monsieur Dorsenn l'avait vue si pâle, si souffrante, il s'était attaché davantage à la fragile créature et ne pouvait rien lui refuser. Quant à madame Cormier, elle aussi l'aimait trop bien pour ne pas aller au-devant de ses moindres désirs.

Et Maude profitait de l'autorité qu'on lui prêtait; jamais à tort, car elle était la douceur même, mais elle savait se faire accorder de nombreux caprices. Il n'y avait qu'une chose qu'elle ne pouvait aborder: celle de parler de sa mère devant son père. Il lui avait dit, jadis: "Je ne veux plus que tu me parles de ta mère!" Et elle ne l'avait pas oublié. Cependant, le désir de savoir, de comprendre, ne la quittait pas et elle se disait souvent: "Un jour, je saurai... il faut que je sache!"

Ce matin, toute seule devant la haute grille qui entoure sa demeure, elle regarde, rêveuse, les petites maisons du village qui se dressent tout au bas de la colline. Monsieur Dorsenn est venu l'embrasser tantôt avant de partir pour un voyage d'affaires, a-t-il dit. Il ne s'éloigne du village qu'à de rares intervalles et, à son tour, sa fille est chaque fois comblée de cadeaux de toutes sortes.

Sur l'étroit chemin un homme s'avance lentement.

—Bien le bonjour, monsieur Anthime.

—Bien le bonjour, jolie princesse!... Ah! vrai, là... à vous regarder de loin, sur la route, c'est comme un point lumineux, comme un deuxième soleil, quoi!... Vous êtes éblouissante de beauté et de fraîcheur.

—Eh bien, vous devenez de plus en plus galant, monsieur Anthime, et si vous étiez vingt ans plus jeune, je m'en plaindrais à papa.

Ceci dit sur un ton enjoué, elle éclate de rire et son compagnon l'imité de bon coeur.

—Vous avez une histoire à me raconter, monsieur Anthime?

—Une histoire?... Dame!... ça c'était bon quand vous étiez un tout petit brin de fille et que mes jambes me permettaient de m'asseoir à vos côtés, sur le bord de la route; mais maintenant... Tout de même c'était le bon temps et, ma foi, je le regrette un peu. J'ai connu votre père tout petit, mademoiselle Maude; les Dorsen étaient des gens charitables et aimés de tout le monde. Moi, j'étais déjà postillon, le porte-joie ou le porte-malheur. Quand les Dorsen ont quitté ce village, ils ont été fort regrettés; on se disait: "Ce sont des gens riches; ils sont allés vivre dans les grandes villes et ils ne reviendront plus dans ce pauvre patelin."

Et, pendant des années, le vieux manoir est resté bien silencieux, bien désert... Puis, un beau jour, voilà déjà douze ans, tout le monde s'est réjoui en apprenant que les Dorsenn revenaient. La surprise de tout le monde a été grande: on ignorait la mort des vieux et on avait peine à croire que le fils Dorsenn était devenu assez grand pour se marier et avoir une famille bien à lui.

—Eh oui!... comme si papa n'avait pas grandi et vieilli comme tout le monde!

—C'est bien ça!... Enfin, on s'est accoutumé à le voir homme et le papa de la plus belle fillette qui a grandi depuis en toute beauté sous notre beau ciel... Ah! me voici encore lancé et le temps passé! Vous, mademoiselle Maude, vous êtes une espèce de sorcière.... quand on vous approche, on ne peut plus s'éloigner.... Mais là, j'ai assez jaté, j'ai un tas de cour-

rier à livrer et je me ferai sermoner si je suis en retard.
A demain donc, ma belle princesse, à demain!

—A demain, monsieur Anthime.

—Oh! là là, j'oubliais.... tenez, j'ai ici une lettre très importante pour monsieur votre père.

—Une lettre pour papa?.... Ça, alors, c'est du rare et, justement, il est absent.

—Ah! c'est dommage!.... Il paraît que c'est très pressé; ça vient de l'auberge "Grand Bois", et on m'a dit de la remettre en main propre.

—Eh bien, vous pouvez toujours me la donner, père Anthime, car j'ai bien lavé mes mains ce matin.

—Cessez donc, petite taquine!... ce que je veux dire, c'est que je ne dois la remettre qu'à monsieur Dorsenn lui-même. On m'a payé pour cela.

—Et vous dites que ça vient de l'auberge?

—Oui, du village voisin. C'est une vieille dame qui me l'a remise en me disant: "Mon brave homme, livrez cette lettre à monsieur Dorsenn et à nul autre étranger. Voici un généreux pourboire pour vous et souvenez-vous que cette lettre est de grande importance"

—Mais, je ne suis pas une étrangère puisque je suis la fille de mon père et, par ce fait même, une Dorsenn, remettez-moi cette lettre et je me charge de la remettre à mon père, ce qui vous évitera de revenir.

—Ça m'épargnera une course, c'est sûr, car, enfin, je n'ai plus mes jambes d'autrefois. Eh bien, c'est bon.... voici la lettre, mais ne l'oubliez pas, n'es-ce pas?

—Je vous le promets. Merci et à demain, monsieur Anthime.

—A demain, mademoiselle Maude.

Et le vieux postillon reprend sa route, courbé sous son sac de malle, tandis que Maude tourne et retourne entre ses doigts la lettre si importante.

—Hum, fait-elle, elle sent bon, cette lettre!... c'est d'une femme... mais qu'elle femme?... je ne connais personne qui... Mon Dieu! si c'était de... de...

Et sans réfléchir, sans songer à la gravité de son geste, elle ouvre la lettre destinée à son père. Pourtant devant l'enveloppe déchirée, elle éprouve une sorte de gêne, de honte. C'est très mal ce qu'elle vient de faire et... Ah! tant pis!... car si cette feuille est de sa mère, elle éclaircira peut-être pour elle bien des choses. Et c'est avec des gestes fébriles qu'elle déplie maintenant la feuille.

Voilà déjà deux fois qu'elle relit cette lettre énigmatique, et elle n'arrive pas à la comprendre.

"Réal, si vous m'avez déjà aimée, vous ne pouvez pas me refuser cette unique et dernière faveur que j'implore de vous. Je suis gravement malade et je voudrais revoir ma fille une dernière fois. Repousserez-vous la prière d'une mourante?... Je vous ai aimé, Réal, et quoi que vous pensiez encore, je ne vous ai jamais oublié. Demain, j'aurai peut-être cessé de vivre. Ayez pitié de moi".

La missive n'était pas signée, mais Maude n'avait plus besoin de signature pour comprendre, pour deviner que sa mère en a tracé chaque ligne; elle se demande en ce moment.

—Elle est vivante, mon coeur ne m'avait jamais trompé. Mais pourquoi me parlait-on d'elle comme d'un être qui n'était plus en ce monde? Pourquoi m'a-t-on refusé le droit de l'aimer comme j'aime mon père?... et pourquoi l'a-t-il chassée?... car je le sais

maintenant que mes souvenirs d'enfant ne sont que la triste réalité. Longtemps, j'ai cru à un songe affreux à un terrible cauchemar. ... aujourd'hui, grâce à cette lettre, j'ai la certitude que ma mère est vivante et, puisqu'elle m'appelle, je n'ai pas à hésiter: ma place est auprès d'elle et rien ni personne ne pourrait m'empêcher de courir l'embrasser.

Il y avait, dans les yeux de pervenche au moment où elle prononçait ces mots, une fermeté inébranlable et la bouche mutine et volontaire, pincée au point de bleuir les lèvres, dénotait, une fois encore, l'autorité rigide et inflexible. Le front haut, elle entre dans la maison et court à la chambre de son père. Là, elle trouve plume et papier, sur lequel elle griffonne en toute hâte quelques lignes. Puis elle plie la feuille et la pose en évidence sur le bureau de son père, là, où il ne manquera de la trouver en entrant. Ceci fait, elle redescend et sort de nouveau. Au moment de franchir la grille, madame Cormier l'appelle.

—Maude, où allez-vous donc?

—Je vais au village; ne vous inquiétez pas de moi, madame Cormier.

—Vous serez de retour pour le diner, bien sûr?

—Je n'en sais rien. ... en tout cas, j'ai ma bourse. Si je ne suis pas revenue pour le diner, c'est que j'aurai diné à l'auberge. Au revoir, madame Cormier.

Et elle referme la grille tandis que madame Cormier dit tout haut.

—Diner à l'auberge! ... En voilà des idées, tout de même! ...

— 0-0-0 —

L'auberge "Grand Bois" une grande maison aménagée pour loger une vingtaine de visiteurs, et sise à quelques pieds de la route, est aujourd'hui plongée dans un silence peu coutumier. L'endroit qui, en certains temps de l'année regorge des bruits et des allées et venues de nombreux touristes, semble à ce moment à peu près désert. À part les appartements des propriétaires, une seule chambre est occupée. Les nouveaux venus, une jeune femme et une vieille dame qui semble être la bonne, ne font guère de bruit. La plus âgée va et vient de son pas souple et silencieux, mais quant à la jeune dame, elle n'a pas quitté sa chambre depuis son arrivée. On la dit très malade et l'on fait le moins de bruit possible afin de ne pas la déranger.

Il y a quelques instants, un monsieur est venu la demander et c'est la vieille bonne qui l'a reçu et conduit vers la chambre de la malade. À son air sérieux et distingué, on a tout de suite pensé qu'il s'agissait du médecin de la dame et il n'avait pas l'air de très bonne humeur lorsque la bonne lui a dit :

—Oui, elle est là-haut, monsieur Chamerol.

—Quelle imprudence ! a-t-il répliqué ; pourquoi l'avez-vous conduite ici, madame Legault ?

—Elle voulait venir à tout prix, et vous savez, quand elle veut quelque chose, ce n'est pas moi qui peux la lui refuser.

—Un si long voyage peut lui être funeste !... Vous auriez dû l'empêcher, m'appeler, me prévenir ! Jamais je n'aurais permis un tel déplacement. Enfin, conduisez-moi auprès d'elle.

Depuis une heure qu'il était monté, il n'était pas

encore parti de l'auberge. Il avait d'abord examiné la malade, qui l'avait reçu avec surprise.

—Comment... vous ici?

Oui, c'est bien moi. J'ai pu vous retracer grâce à votre bonne. Inquiète sur votre état de santé, elle a cru bon de me prévenir et elle a bien fait. Ce voyage ne vous fera pas de bien, Elise; vous êtes épuisée....

—Mais que vous importe? Ne vous ai-je pas clairement fait comprendre que je n'avais plus besoin de vos services?... Que je ne voulais plus de ces soins dont on m'entoure depuis deux ans?

—Vous repoussez le médecin, soit!... mais vous ne pouvez pas fuir l'ami sincère qui....

—L'ami, coupe froidement la jeune femme, l'ami?... quel grand mot! Ah! non, ne me poussez pas à vous faire d'inutiles reproches!... je ne m'en sens plus la force.

—Elise, vous êtes bouleversée, nerveuse. Vous ne voulez plus de mes soins, mais laissez-moi au moins vous donner un conseil: couchez-vous, je vous en prie vous tenez à peine sur vos jambes et vous êtes si pâle.

—Ne vous inquiétez pas de moi; je suis très bien et je ne veux qu'une chose: laissez-moi seule.

Il est encore très bien, cet homme aux cheveux gris et sa démarche souple, son ambition, dénotent l'homme du monde. Au premier abord, on le trouve aimable et même sympathique, mais il suffit de le bien regarder, de bien plonger son regard dans ses yeux gris et fuyants pour aussitôt se dire: "Comme il a l'air dur, redoutable!..."

En ce moment, une grande inquiétude semble l'envahir. Une sueur froide glisse sur son front à peine strié de quelques rides, et ses poings se serrent inconsciemment. Il revient lentement vers la jeune femme et, tout près d'elle, il s'arrête et demande d'une voix sourde :

—Elise, qu'espérez-vous donc en venant dans ce coin perdu?

—Vous voulez vraiment le savoir?... Eh bien, soit! En venant ici, j'espère revoir mon mari et ma fille. Je souffre, je suis malade, mourante, dites-vous?... Et bien, si je souffre, c'est à cause de la terrible torture que l'on m'a infligée voilà douze ans!... si je suis malade, c'est parce que je suis à bout de vivre loin de ceux que j'aime!... et si je meurs, ce sera parce que l'on me refusera le droit de vivre, d'aimer, de chérir mon enfant!

—Croyez-vous recevoir plus de clémence aujourd'hui que dans le passé?... On vous a chassée, répudiée, et vous voulez encore....

—Je veux revoir ma fille!... Pendant douze longues années, j'ai vécu dans son ombre.... je me suis tue, j'ai enduré un calvaire long et pénible! Innocente, j'ai subi le sort d'une coupable et jamais je n'ai fait un pas pour désobéir aux ordres cruels de mon mari. Aujourd'hui, j'en ai assez de cette vie de recluse! Je veux me jeter aux pieds de ma fille; je veux que ses yeux se posent sur mon visage; je veux que ses lèvres me disent que je n'ai pas démerité, que je ne puis pas une méchante femme, et qu'elle me sache digne de l'aimer. C'est une grande fille, à présent. Il y aura dans

mes yeux tant de douleur et de franchise qu'elle ne pourra pas me refuser l'affection qu'on me ravit depuis si longtemps.

—Et si vous vous trompiez, Elise?.... Si, comme son père, elle allait vous repousser.... si elle vous disait: "Mon père a renoncé à vous, il vous a chassée, comme lui, je vous refuse".

—Ah! taisez-vous, taisez-vous!.... Oh! comme vous savez bien me torturer!

—Je vous aime, Elise, et je veux vous éviter le mal et l'injustice qu'on vous a déjà fait! Je veux vous arracher à ce chagrin maudit qui a failli vous tuer douze ans passés! Je veux que vous soyez heureuse.

Ecrasée par la douleur, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil et, le visage caché entre ses doigts amaigris, elle pleurait à chaudes larmes. Au moment où l'homme s'approche et tente de prendre ses mains dans les siennes, elle le repousse en disant à travers ses sanglots:

—Heureuse?.... mais vous ne comprenez donc pas que mon bonheur est auprès de ma fille, auprès de mon mari que je n'ai jamais cessé d'aimer?.... Vous ne comprenez donc pas que jamais je ne pourrai aimer un autre que lui?.... Vous ne voyez donc pas que je suis à bout de force et de courage et que, si demain l'on a refusé de me reprendre, je cesserai de vivre....

—Elise, que dites-vous?

—Vous m'avez très bien comprise. Plutôt que de continuer à vivre loin des êtres chers, demain, je me tuerai.... je ne veux plus attendre cette mort qui me

guette depuis deux ans. Elle est trop lente, trop atroce!... Vous vous souvenez de ces remèdes que vous m'avez prescrits il y a trois mois?... De ce somnifère qui devait me faire trouver le sommeil et mettre fin à mes longues nuits d'insomnie?... Eh bien, ce somnifère, pris à forte dose, est un poison violent; je vous l'ai entendu dire à madame Legault.

—Et... alors?

—Ce poison, je ne l'ai pas touché; j'ai amassé chaque dose soigneusement et je l'ai réservé au cas où....

En entendant ces mots, Chamerol s'est empressé de se rendre vers l'unique bureau qui orne la pièce, et c'est avec des gestes fiévreux qu'il ouvre maintenant chaque tiroir.

—Vous cherchez inutilement. Ce poison est bien caché. Ce matin j'ai fait porter une lettre à mon mari; si, ce soir, il n'est pas venu, je saurai qu'il refuse de me voir et, alors, ce poison sera mon dernier remède...

—Elise, vous ne pouvez faire cela, ce geste serait indigne.... je saurai vous en empêcher....

—C'est drôle, tout de même! Songez donc, docteur Chamerol, c'est vous, le grand ami de mon mari; vous, l'homme qui m'avez prolongé la vie depuis deux ans; vous qui dites m'aimer et qui avez joué dans ma vie un si grand rôle, qui m'aurez tendu la mort!... La mort dans un petit morceau de papier blanc! un peu de poudre, un peu d'eau, je bois, et quelques minutes plus tard, c'est fini!... C'est la fatalité, direz-vous?... et moi, je dis que c'est justice.

—Justice?... Que voulez-vous dire?

—Comme vous êtes nerveux, docteur Chamerol!... Allons, calmez-vous. Plus tard vous comprendrez peut-être que je ne suis plus aveugle. Mais l'on n'accuse pas sans preuve, n'est-ce pas, docteur?... et je n'ai pas de preuve. Allons, laissez-moi; je veux me recueillir, je veux être seule.

Surpris par les paroles énigmatiques de la jeune femme, suant à grosses gouttes, le docteur va parler, mais l'arrivée de madame Legault l'en empêche.

—Madame, il y a là une jeune fille... mademoiselle Maude Dorsenn.

Elise s'était dressée comme mue par un ressort, et, tandis qu'une pâleur terrible couvrait ses traits, ses lèvres disaient, dans un souffle:

—Ma fille!... c'est ma fille!... mon Dieu!... vite, amène-la...

Et, tandis que madame Legault quittait la pièce, elle dit au docteur qui était devenu aussi pâle qu'elle:

—Mais, qu'attendez-vous pour partir, monsieur?... Vous n'avez donc pas compris?... C'est ma fille, c'est ma petite fille qui arrive!... mais allez-vous-en donc!

Courbant la tête, une lueur de tristesse dans ses yeux gris, le docteur Chamerol s'incline devant cette mère, sublime dans ce transport de joie et d'amour, puis il sort lentement.

— o o o —

Il faisait nuit lorsque Réal Dorsenn arriva chez lui, pour trouver madame Cormier toute en larmes et affolée par la disparition de sa jeune maîtresse. En quelques mots, elle le mit au courant du départ de la jeune fille et monsieur Dorsenn s'empresse de monter à sa chambre en disant :

— Vous n'êtes pas allée à ma chambre, madame Cormier?... D'habitude, lorsqu'elle s'absente ainsi, elle me laisse un écrit sur mon bureau.

Tout en parlant ainsi, il était parvenu à sa chambre avec madame Cormier sur ses talons, et la vieille bonne disait :

— Je n'y avais pas songé. C'est vrai, je me souviens maintenant qu'elle m'a hier parlé de Diane Renaud, sa petite compagne; il paraît qu'elle ne se sent pas très bien ces jours-ci et sa maman est seule pour la soigner. Alors, il se peut fort bien qu'elle soit allée passer cette nuit auprès d'elle....

Tandis que la vieille femme parlait, le père avait trouvé et lu le billet que Maude avait laissé, et, à mesure qu'il lisait, ses traits s'étaient contractés sous le coup d'une violente colère, et ce fut d'une voix méconnaissable qu'il murmurait maintenant :

— Après tant d'années!... Elle ose revenir dans notre vie! Ah! cette fois, je... je la tuerai!...

Sans un mot pour la vieille bonne qui le regarde, épouvantée, courant comme un forcené, il sort de la maison et saute dans la voiture qui démarre aussitôt.

A l'auberge, on s'empresse de le conduire à la chambre de la nouvelle pensionnaire et l'aubergiste,

effrayé sans doute par son regard furibond, ne fit que lui désigner la porte, puis redescendit aussitôt.

Réal Dorsenn n'eut pas à frapper longtemps contre la porte, et c'est madame Legault qui vint lui ouvrir.

—Où est ma fille? demanda-t-il d'une voix tonnante.

—Dans l'autre pièce, monsieur, auprès de sa mère qui repose. Je vous en prie, ne faites pas de bruit, car la pauvre femme est très malade.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, saisi par un tableau qu'il ne prévoyait pas, une scène qui eut ému les coeurs les plus endurcis.

Elise s'était éveillée en entendant la voix brutale de son mari et elle s'était blottie, comme un tout petit enfant, entre les bras de sa fille. Les yeux fermés, elle n'osait faire un geste et se serrait davantage dans les bras qui l'enlaçaient.

—Maude, de quel droit es-tu ici?

—Du droit que possède un enfant lorsque sa mère est en danger de mort!

—Qui t'a permis de venir ici?

—Vous étiez absent, mon père, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de courir auprès de maman qui me réclamait à son chevet.

—Depuis quand prends-tu le droit d'encourir ma colère en courant au chevet de n'importe quel moribond?

—Mon père, la colère vous égare.... et vous semblez oublier que vous parlez de ma mère.

—Cette créature n'est plus ma femme et, pour cette raison, elle n'est plus ta mère. C'est une femme indigne que j'ai chassée et qui....

—C'est ma mère, coupe fièrement Maude, une lueur de défi dans ses yeux de pervenche. Qu'elle ait eu des torts envers vous, c'est possible.... J'ignore ce que vous lui reprochez et je veux l'ignorer toujours, mais à moi.... qu'a-t-elle fait si ce n'est d'avoir souffert pour me donner le jour et me chérir jusqu'au moment où vous nous avez séparées l'une de l'autre?....

—Tu vas me juger maintenant, toi ma fille?... toi que j'ai aimée et choyée comme une princesse?.... Tu te dresses contre moi pour défendre cette femme qui...

—Non, mon père, loin de moi la pensée de vous juger; je vous dois trop de respect pour agir contre votre volonté. Pour ce qui est de défendre ma mère contre vous... Ah! mon père, écoutez-moi: depuis ma plus tendre enfance, ma mère m'est apparue comme un souvenir à la fois triste et doux. On me parlait d'elle comme d'une personne disparue à jamais et, devant vous, il m'était interdit de prononcer ce mot si doux aux lèvres des petits: maman!.... Je les murmurais tout bas, le jour en priant et, le soir, lorsque seule dans mon lit, je luttait contre le sommeil afin de me rappeler ses traits. Depuis votre entrée dans cette chambre, vous n'avez même pas daigné la regarder. Voyez donc comme elle est pâle; voyez comme ses yeux, pleins d'amour pour nous, sont tendres et tristes!.... Mon père, ne pardonnerez-vous pas?

—Maude, j'ai souffert par cette femme la pire des tortures. Je l'aimais plus que tout au monde... et le jour où j'appris son odieuse trahison, j'ai cru mourir de douleur... Non, j'ai trop souffert, trop pleuré!... jamais je ne pardonnerai. Viens, quittons cette maison....

—Partez si vous le voulez, mon père, moi, je reste.

—Quoi?... tu me quittes pour...

—Je vous demande de me laisser quelques jours auprès de ma mère qui a besoin de ma présence.

—Maude, en chassant cette femme, je l'ai à jamais bannie de notre existence. Tu dois choisir... entre elle et moi, entre ta mère, qui m'a odieusement trompé, et moi, qui n'ai jamais cessé de veiller sur toi.

Un duel terrible se livre en ce moment dans le coeur torturé de Maude. Son regard va tour à tour de son père à sa mère; et entre ces deux êtres que l'adversité a si cruellement frappés, entre ces deux êtres qui souffrent et qu'elle aime d'un même amour, il lui faut maintenant choisir!...

La voix affaiblie de sa mère la fait sursauter.

—Maude, ma petite fille chérie, tu ne dois pas hésiter. Ton père a raison, il est le maître. Pars avec lui, moi, je voulais te voir une dernière fois avant de mourir. Je t'ai vue et je suis heureuse; je ne désire plus rien.

A ce moment, la porte s'ouvre avec fracas et le docteur Chamerol, pâle, les yeux hagards, apparaît en disant:

—Réal Dorsenn, tu commais en ce moment une grave erreur.... Ta femme n'est pas coupable.... c'est une martyre et tu dois tout savoir.

—Chamerol!... Toi ici?

—Oui, c'est moi!... Chamerol, ton ancien compagnon de collège! C'est moi qui suis le premier, le seul coupable d'avoir bouleversé votre vie à tous.... Dorsenn, le jour où tu épousais Elise, je jurai de détruire ton bonheur.

—Toi?.... mais pourquoi, mon iDeu?.... que t'avais-je fait?

—Tu venais de prendre la femme que j'aimais.... Oui, à l'insu de tout, j'adorais Elise mais j'étais trop pauvre pour prétendre à sa main.... et quand je vous ai vus si heureux, si infiniment liés l'un à l'autre par cet amour qui vous isolait du reste des vivants, je n'ai plus été maître de mes gestes, de mes actions. J'ai d'abord songé à te ruiner en te conduisant dans ces cercles où l'on jouait gros jeu; je me disais: "Qu'il perde sa fortune et il n'y survivra pas! La misère lui fera peur." Le hasard était contre moi et tu gagnais sans répit. Alors, j'ai eu l'idée diabolique de faire circuler d'affreuses rumeurs touchant Elise.... je voulais que ces rumeurs arrivent jusqu'à toi, et j'ai réussi. Chassée par toi, Elise, seule et sans ressources, vint chercher refuge auprès de ma mère, la seule amie de sa famille. Depuis, elle n'a jamais cessé de pleurer et de penser à toi et à son enfant. J'ai tout fait pour gagner son coeur et, dans mon amour égoïste, je préférerais la voir souffrir plutôt que de la ramener vers toi. Aujourd'hui, un peu avant l'arrivée de ta fille, elle m'a dit qu'elle

se tuerait si vous refusiez, ta fille et toi, de lui rendre sa place auprès de vous.... Mais je ne veux pas qu'elle meure à cause de moi.... Tu sais tout, maintenant, Dorsenn. Châtie-moi, fais de moi ce qu'il te plaira, mais je t'en supplie: crois en mes paroles. Je te jure, sur elle que je chéris le plus au monde, que je te dis la vérité.

Réal Dorsenn, hagard, hébété comme un homme qui vient d'être frappé par la foudre, regarde Chamerol qui courbe la tête. Ses yeux, peu à peu, s'imbuent de larmes et, sans un mot, il se laisse tomber à genoux près du lit de la malade. Les mains brûlantes d'Elise frôlent doucement ses cheveux et elle dit tout bas:

—Réal, Réal, mon amour!... si tu savais ce que j'ai souffert loin de toi!

Il relève la tête et ses yeux mouillés se posent avec tendresse sur le visage de sa femme, tandis que ses lèvres murmurent:

—Pardon, pardon, Elise!... J'emploierai le reste de ma vie à te faire oublier le mal que je t'ai causé. Je t'aime toujours, Elise, et je te supplie de me pardonner.

Tandis que les deux époux pleurent de joie, Maud, doucement, s'approche de Chamerol et murmure en le poussant vers la porte.

—Partez, monsieur!... partez et que Dieu vous pardonne!

FIN

VOULEZ - VOUS PASSER D'AGREABLES HEURES?

— \$1.00 VOUS APPORTERA 25 ROMANS —

S E R I E No 5

La Fuite
L'Adultère
Jalousie Fatale
Glorieux Retour
Mirage d'Amour
Amour Estival
Entre deux Feux
Tonia et sa Passion
Aventure Maudite
Chant d'automne
L'Amour peut tout
Triste lune de miel .
Chagrin d'Amour dure

L'Amour est un rêve
Bourasque du Coeur
Amour d'outre tombe.
Esclave d'une passion
La Rançon de l'Amour
Elle avait trahi l'Amour
Pour gagner son Amour
Le Cimetière de l'Amour
Amour tu n'es que Fumée
Premier Aventure d'Amour
L'Amour fait bien des choses
Elle ne croyait pas à l'Amour
toute la Vie

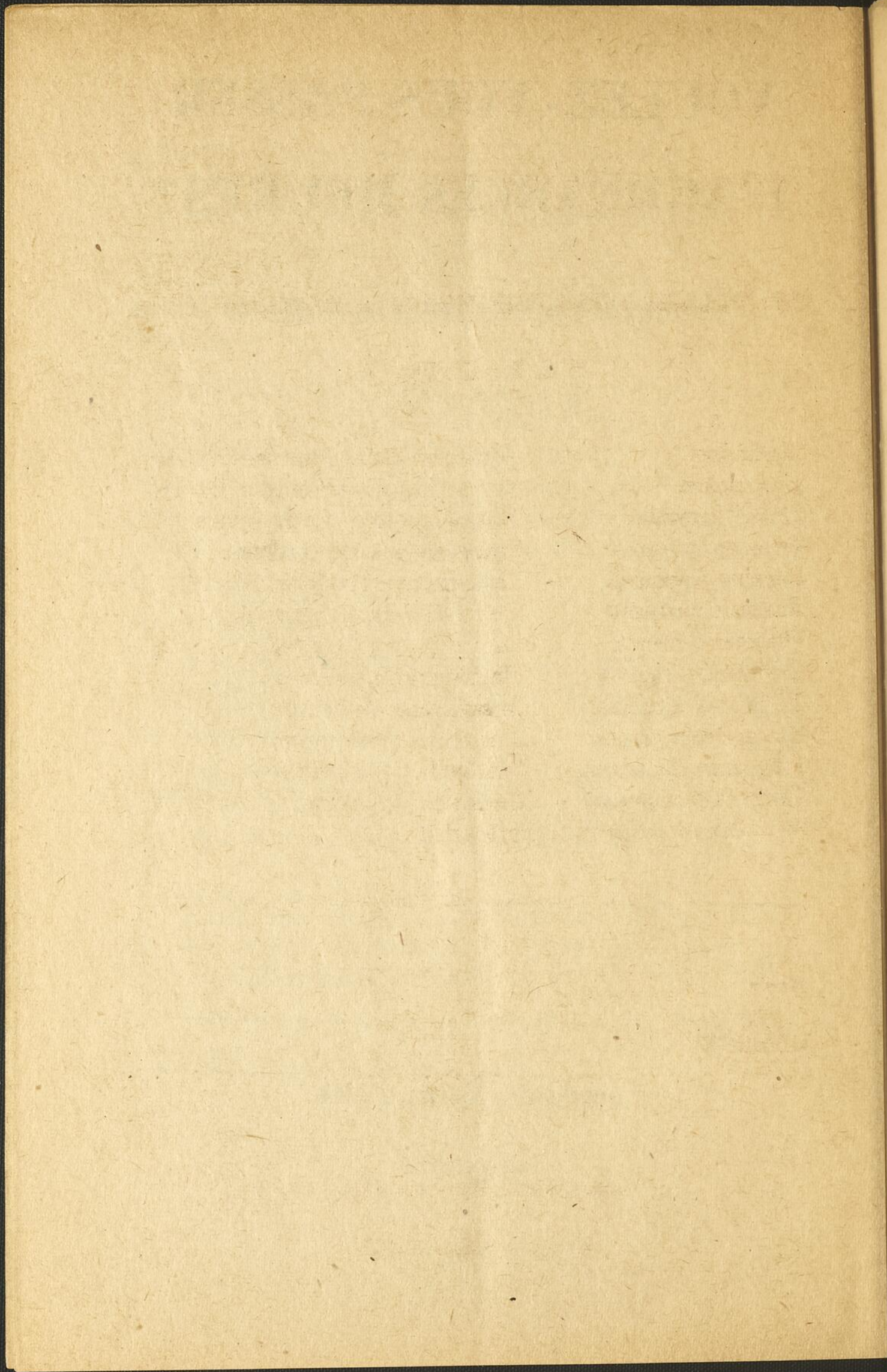
Nom

Adresse

Imprimerie Bernard Ltée.

Berthierville

P. Q.



V
D
U
U
L
E
P
F
A
F
L
I

VOULEZ - VOUS PASSER D'AGREABLES HEURES ?

UN DOLLAR VOUS APPORTERA 25 ROMANS 6 x 9

S E R I E No 6

Un baiser	Repentir d'une épouse infidèle
Le pardon	Je voulais posséder son coeur
Enfin l'amour	Pourquoi j'ai tué son enfant
Prise au piège	Faux appels de la chair
Femme jalouse	La semeuse de désordre
Amours pervers	Le devoir avant l'amour
Pourquoi mentir	Le secret impénétrable
L'empoisonneuse	Un très grand amour
Le baiser qui tue	Je suis une illégitime
Entre deux coeurs	L'amour en détresse
Angoisse du coeur	J'ai vendu mon âme
Chambre d'amour	La honte maudite
Mon coeur pouvait-il pardonner	

Nom

ADRESSE

Imprimerie Bernard Ltée

Berthierville, P. Q.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1897

BNQ



C 000 169 573

Les personnages de ce roman sont fictifs et ont été
choisis au hasard

Imprimé par Imprimerie Bernard Ltée, Berthierville

169573